

Luiz Antonio Garcia Diniz
UNESP-IBILCE
São José do Rio Preto - SP
Direction de thèse au Brésil: Prof. Dr Álvaro Luiz Hattner
UQAM/EAVM
Direction de recherches au Canada: Louise Poissant

Du réel sémiotique, du présentiel et le virtuel : le rôle accompli par la description et la constitution du sujet a l'intérieur d'une structure hypertextuelle à croissance exponentielle.

Notre but dans ce travail, c'est celui de démontrer comment la construction d'une architecture hypertextuelle, sa modélisation à l'intérieur d'une tessiture textuelle, peut influencer la constitution du sujet — que nous avons nommé sujet numérique — ; comment-elle provoque de par sa propre logique interne une direction, une orientation envers des choix singuliers parmi des millions de possibilités, voire, des probabilités. L'analyse de l'Orkut, a été entreprise ici, pour ainsi dire, en tant que paradigme de fonctionnement d'une structure hypertextuelle à croissance exponentielle. C'est la raison pour laquelle nous avons posé notre regard sur d'angles divers découlant de cette forme de hypertextualité, notamment sur les croisements mathématiques qu'à travers quelques analyses combinatoires de l'Orkut nous ont permis d'envisager l'hypertexte comme résultante d'un parcours, ce qui revient à dire, d'une écriture singulière, ainsi qu'une certaine interrogation concernant les limites de la tentation de l'infini, concept assez séduisant et fort présent dans l'histoire des arts et de la littérature.

Il y a eu également dans nos réflexions l'objectif d'éclaircir la nature des relations qui se caractérisaient, en principe, par des relations communicationnelles, envers celles de nature relationnelles, ceci, dans la mesure où la présence ou l'augmentation du coefficient charnel dans la communication (WEISSBERG, 2005) se pose chaque fois plus comme raison d'être de la formation et de la constitution de certaines communautés virtuelles : le partage d'un univers culturel ainsi que —si nous poussons à bout ce raisonnement — le partage charnel et sensoriel dont nous pouvons envisager comme critère ou paramètre d'une relation « complète » où sa possible complétude culminerait dans l'union corporelle.

Un autre aspect qui nous paraît aussi important d'en souligner, sous la forme d'une interrogation qui découle de cet ensemble réflexif, s'imposant ainsi comme un axe de cette réflexion, se constitue dans celui que gravite autour de concepts concernant la réalité et la virtualité (cf. à ce sujet, Lévy, Weissberg). Nous avons abordé ces questions par le biais de la compréhension de la mise en scène des « *constructs* » ou avatars, où nous pouvons remarquer certaines règles établies, sous la forme d'un contrat fiduciaire, qui détermine les rôles, les autorisant, pour ainsi dire, à la création de cette vie autonome et pourtant vraie, portée à l' hauteur d'une hyperréalité qui seulement une théâtralisation menée par les avatars pouvait rendre aux simulacres cette autre nature, ne se caractérisant ni par celle des copies, ni par celle de modèles, ce quelque chose d'autre allant au-delà de catégories classiques, par exemple, de celles qui nous établissons entre l'objet et sa représentation.

Nous passerons donc, à l'essai d'esquisser le fonctionnement structurel des probabilités constructives des singularités dans le réseau hypertextuel nommé Orkut, cela, dans le but de démontrer l'élaboration des parcours des singularités dans une structure à croissance exponentielle positive, ce qu'implique aussi bien des relations finies, que des probabilités relationnelles qui tendent à l'infini.

Pour cela, nous allons recourir comme méthode démonstrative à un modèle hypothétique, où les possibles relations analogiques qui seront établies entre l'ami (l'unité informationnelle¹ 1) et ses affinités avec les déterminismes des groupes communautaires, seront simulées mathématiquement. Nous croyons que par ce procédé, nous pourrions avoir une vision (approche) un peu plus large sur le signifié que l'architecture hypertextuelle porte sur la littérature et les arts contemporains. Nous commencerons donc, par quelques projections sur la relation « entropique » qui débute — ce qui d'ailleurs, dès maintenant nous avancerons comme hypothèse — par une disruption dans la structure.

L'interface graphique de l'Orkut ci-dessous (Fig. I) nous avance ce qu'on appelle le paratexte, dans le sens qui Genette a donné à ce concept, c'est-à-dire, l'ensemble de données structurelles, schématiques, supposant un point de départ et une entrée dans le texte, pour Genette et pour nous, dans l'hypertexte.

¹ Unité informationnelle, à partir de maintenant abrégé par UI.



Fig. 1

Il y a toujours, une certaine indétermination dans les possibles analogies entre l'unité informationnelle 1 (UI- 1) avec les autres qui lui sont en relation. Par exemple, si dans ma page de l'Orkut (paratexte) on trouve des communautés ou les centres d'intérêts sont les bandes dessinées, une des déductions logiques, étant donnée l'existence des bandes dessinées dans le schéma référentiel duquel je fais partie et comme elles y sont également présentes, cela peut signifier, en principe ou en tout cas, on peut supposer que j'aime ce langage ou que je m'intéresse par les bandes dessinées.

Ce qui ne peut pas s'appliquer à l'*ami* ou à l'unité informationnelle prise dans son ensemble et composée d'éléments référentiels : je peux avoir un ami avec qui je peux partager une de ses préférences ou certaines d'elles — qui sont en relation avec les questions des affinités — cependant, je ne pourrais jamais partager sa totalité.

Ainsi, par exemple, je peux aimer le rock à l'instar de l'UI-2, mais pas nécessairement son orientation sexuelle, ce qui d'ailleurs, réorienterait mon intérêt vers d'autres communautés afin de les connaître sous l'angle d'autres biais, dispositif cognitif que marcherait sous la forme d'additions, dans la mesure où j'ajoute dans mon répertoire similitudes électives par rapport aux énoncés des UI auxquelles j'ai accès. Malgré le fait que la croissance soit exponentielle, la direction imposée aura lieu autour d'une

particularité qui nous semble importante ou alors, que nous séduira suffisamment pour qu'on aille vers cette écriture proposée, et puis après, vers les propositions de son énoncé.

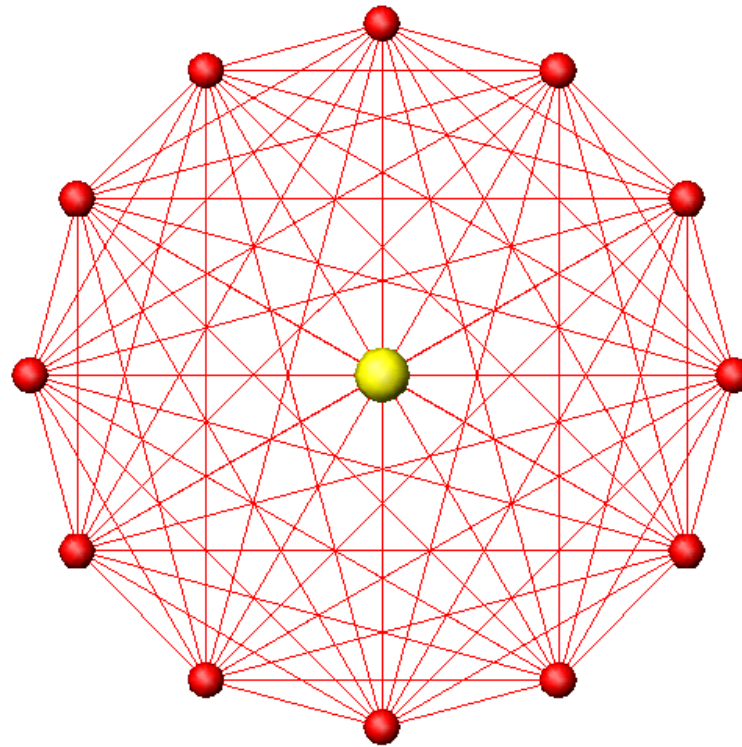


Figure II²

La figure au-dessus spatialise une relation d'une UI avec 12 autres. Cette relation est construite par le choix d'un seul élément de chaque UI, ce qui, dans la pratique, généralement n'arrive pas, parce que le parcours instauré par le créateur de ce texte hypothétique ne peut jamais être déterminé mathématiquement. Nous nous sommes servis de cet artifice ayant le but de mesurer hypothétiquement déterminées combinaisons, la quantité d'intersections, de croisements, et à partir de ces données, soulever l'hypothèse de que chacun un d'eux se constitue une autre UI dont se dédouble dans d'autres n probabilités numériques. Un exemple très simple : de ces combinaisons nous aurons x « relations », en présupposant, nous insistons sur cet aspect, l'existence d'une seule instance relationnelle, c'est-à-dire, de A à B, et de B à A. Cette simulation d'une quantité mesurable en chiffres

² Les modèles graphiques sont des créations de Márcio Henrique Diniz Marques

nous donne une idée de la collectivité hypertextuelle en relation exponentielle. Ce modèle représente une relation entre 13 UI composées de combinaisons finies. Un exemple de ces relations finies de l'analyse combinatoire, malgré le fait d'être numériquement énorme, c'est les possibilités de se gagner dans la Sena, (Loto) : Jeu que se compose de chiffres de 1 à 60 et des possibles combinaisons entre eux. L'exemple ci-dessous nous donne une idée du chiffre exact, voire fini, de ses combinaisons.

Le problème peut être présenté de la façon suivante :

$$1) \quad P(x) \frac{1}{60} \times \frac{1}{59} \times \frac{1}{58} \times \frac{1}{57} \times \frac{1}{56} \times \frac{1}{55} \dots = \frac{1}{36.045.979.200}$$

La chance donc, d'avoir le bon numéro sera de 1 (une) sur 36.045.979.200 (trente et six trillions, quarante et cinq billions, neuf cents et soixante dix-neuf millions et deux cent mille) probabilités.

$$P(x) = 1 \text{ (sucées)}$$

$$P(x) = 0 \text{ (Le fait ne s'accomplira pas)}$$

Le problème et par conséquent, l'échec de l'analyse combinatoire pour notre étude c'est que dans celle-ci les chiffres pairs (combiné entre eux) ne sont pas possibles, ce qui arrive dans cette présentation, voyons par exemple:

$$2) \quad \boxed{1, 2, 3, 4} \quad \boxed{4 \times 4 = 16}$$

$$(1,1) (1,2) (1,3) (1,4)$$

$$(2,1) (2,2) (2,3) (2,4)$$

$$(3,1) (3,2) (3,3) (3,4)$$

$$(4,1) (4,2) (4,3) (4,4)$$

Comme démontré plus haut, la combinatoire décrite génère des doubles (1,1), (4,4) ce qui n'existe pas dans une relation communicationnelle, parce que dans ce cas là, le (1) ira toujours se mettre en relation avec une des possibilités (2), (3) ou la (4), jamais avec lui-même, présupposant que la condition pour qu'il y ait action communicationnelle c'est l'existence d'un discours, d'un énonciateur et d'un récepteur : Qu'il soit anthropomorphe ou pas, par exemple, l'échange des informations entre ordinateurs a besoin de la même forme de combinaison. Quant à la production de sens dont l'information peut provoquer, nous entendons la communication dans son aspect dialogique.

Une autre manière possible de concevoir mathématiquement les possibles combinatoires relationnels proposés par un texte c'est la suivante :

3) Permutation ou arrangement

N= total

$$n \text{ Pr} = \frac{n!}{(n-r)!}$$

R= dimension du groupe (1, 2, 3... individus)

Par ex : numéro-permutation-dimension du groupe = n (factoriel) sur n- r factoriel

Exemples des factoriels: $5! = 5 \times 4 \times 3 \times 2 \times 1 = 120$

$$4! = 4 \times 3 \times 2 \times 1 = 24$$

$$3! = 3 \times 2 \times 1 = 6$$

Nous verrons ensuite l'exemple mathématique de la relation (finie) démontrée par la figure I :

$$\frac{P}{13-2} \times \frac{13!}{13-2} = \frac{13}{(13-2)} = \frac{13!}{11!} = \frac{13 \times 12 \times 11}{11!} = 13 \times 12 = 156$$

Puisque le numéro 11 se trouve en double, nous l'excluons des possibles futures combinaisons.

Ensuite, nous allons présupposer cet hypertexte comme flux. L'unité informationnelle qui est représentée par le grand cercle rouge (Fig.II), c'est le décentrement d'une autre UI ce qu'ouvrirait un éventail de possibilités identitaires ou d'identifications provisoires. Le découpage dans le flux peut correspondre aux conceptualisations de continuité et de discontinuité, comme nous verrons lors de notre approche sur les concepts de sujet e objet. Les contributions des études sémiotiques, surtout quant il s'agit des conceptualisations sur la temporalité se révèlent très utiles pour notre travail. D'après un des auteurs que nous considérons important nous rappeler, Luiz Tati (1995) la notion de *percevoir* située dans un corpus théorique à l'intérieur duquel se trouvent des flottaisons tensives composées et alternées de « reliefs » et de « passances » nous conduisent à la notion de *sentir* inter lié à celle de la *phorie*. La phorie, elle-même composée de moments distincts d'euphorie et de dysphorie: Les « passances » correspondent à des moments de dysphorie et les distensions ou l'euphorie aux « passances », nous opposons des moments, des segments temporels de continuité et de discontinuité : syncrétisme catégoriel que la sémiotique nomme comme tensivité phorique. Ce concept révèle ainsi, selon l'auteur, l'existence abstraite d'un flux continu composé de « arrêts » et des « arrêts des arrêts » (p.61). Une discontinuité peut être définie comme un « arrêt » dans le flux et la continuité un « arrêt d'un arrêt » Il est opportun de souligner que pour nous, l'arrêt aura le sens d'une disruption structurelle provoquée par une action singularisatrice (singulière) et, la reprise arborescente du flux (continuité), « l'arrêt de l'arrêt », une disruption dans la disruption de la structure.

C'est dans ses aspects que la réflexion de Luiz Tatit nous semble de valeur conceptuelle pour notre travail. En mettant l'emphase à la contribution de Claude Zilberberg que défini sous la formule suivante son regard sur cette question: le sujet énonciateur situé dans l'interface espace-temps, sélectionne, comme point de départ, des valeurs de continuité ou de discontinuité pour, en ensuite, les convertir dans des objets narratifs (p.165). C'est dans cette « sélection » des valeurs de continuité et de discontinuité que « débute », d'après nous, le processus de l'action singulière que définira le parcours hypertextuel, lui-même étant constitué de continuité et des discontinuités, ce qui présuppose une structure constituée de « cassures », des moments de disruption qui caractérise, a notre avis, le mouvement constitutif ou alors les possibles éléments constitutifs qui composent une structure hypertextuelle à croissance exponentielle.

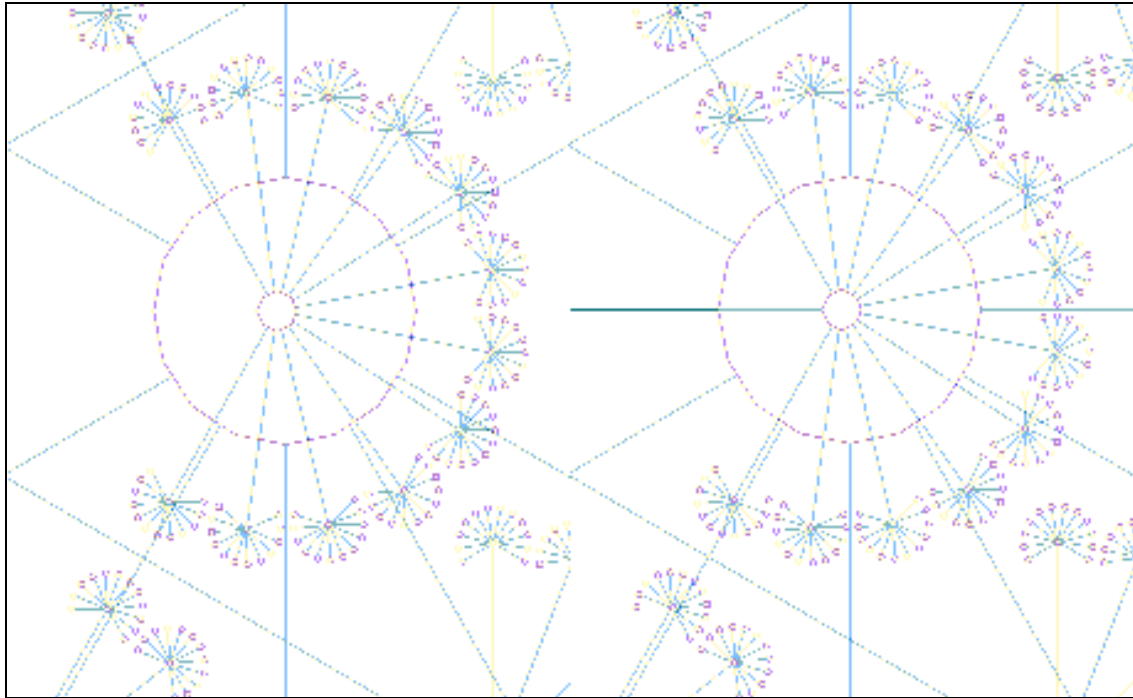


Fig. III

Disruption dans la structure :

Imaginons que ce graphique représente un réseau très enchevêtré où les cercles rouges seraient les « amis » (UI) en rapport les uns avec les autres. Les recouvrements ainsi présentés sous la forme arborescente sont (représentent) quelques parcours instaurés par des singularités correspondant à des disruptions dans la structure. Il n'y a pas, évidemment, toutes les UI connectées en réseau et représentées graphiquement, puisque notre but a été celui de montrer visuellement une disruption dans le réseau provoqué par l'UI (cercle plus grand) ce qui a donné le départ à un parcours, à une « cassure » structurelle et directionnelle, et également à un arrêt disruptif dans le flux, le re-orientant dans l'établissement ou la création d'autres structures ayant un même fonctionnement et les mêmes qualités communicationnelles de croissance, comme antérieurement, exponentiel, mais caractérisés comme singularités impossibles de se répéter.

Dans l'intersection de l'UI-1 avec les propositions textuelles de l'UI-2 se situe le moment de l'occurrence de la disruption structurelle, jusqu'alors construite basée dans l'échange d'informations bidirectionnelles : $A \longrightarrow B$, $B \longrightarrow A$.

Cet « événement », dans le sens derridien, se configure au moment où arrive la disruption de la structure, jusqu'alors élaborée linéairement, pour ensuite se restructurer, en tant que disruption, dans des parcours caractérisés par une croissance exponentielle positive. C'est le lieu où les propositions textuelles citées plus haut articulent ses différences dans l'acte de créations des singularités discursives où les sujets se structurent en tant qu'individus particuliers dans un réseau.

Nous parlons beaucoup sur la remise en question de la notion d'auteur, surtout lorsque nous abordons les produits hypertextuels, dans la mesure où le lecteur en tant que participant de la création du texte, ou des textes, remet en question une des particularités qui nous trouvons nécessaire de le signaler, et qui du reste, c'est propre de la structure hypertextuelle, à savoir : c'est que le lecteur en instaurant un parcours singulier à travers sa pratique de navigation dans le réseau, est également instauré par lui, c'est à dire, le sujet structure un trajet textuel et, *mutatis mutandis*, il est par là structurée. Nous pourrions ainsi dire que le propre de la construction hypertextuelle c'est que son architecture élabore, en quelque sorte, des sujets. Ce sont les raisons pour lesquelles, il y a, du notre point de vue, le besoin de particulariser, de rendre un peu plus clair ce qui nous considérons comme hypertexte imprimé et celui-ci crée et ou en construction dans le réseau. Il faut convenir que certaines formes hypertextuelles sont plus flexibles et plus dynamiques que d'autres, et nous entendons que le fait de mettre l'accent sur les spécificités dues à chaque objet devient ainsi, dans le cadre de notre réflexion, point de départ pour le concevoir dans ce qu'il possède de singulier, ce qui d'ailleurs nous croyons être de signifié multiple et très divers. Ainsi, une certaine catégorisation des « hypertextes », c'est à dire, la reconnaissance de l'existence de modalités différentes, à l'instar de celle construite par la théorie littéraires pendant le XX siècle puisse s'avérer nécessaire pour situer l'objet dans l'espace, et en prenant compte de ses particularités, pouvoir l'aborder sans s'arrêter dans des interminables questions de nature comme le livre imprimé x hypertexte, structure linéaire x non linéaire, centre x décentrement, totalité x fragment, etc.

Il est clair, par exemple, la différence entre un hypertexte qui a été construit collectivement avec celle d'un hypertexte singulier, c'est à dire, qui a été écrit par un auteur, que par sa propre architecture offre une multiplicité de nœuds, qui nous appelons synapses, celles-ci, s'ouvrant vers d'autres parcours, ce qui signifie dire, vers d'autres textualités, ou alors vers une synapse qui serait caractérisé, elle même, en tant qu'hypertexte à part entière, provoquant par la dynamique créée par ce dispositif, une disruption dans le flux structurel.

Dans la figure ci-dessous, nous avons composé un graphique d'une relation combinatoire de permutation en allant d'un dédoublement qualitatif vers une croissance exponentielle :

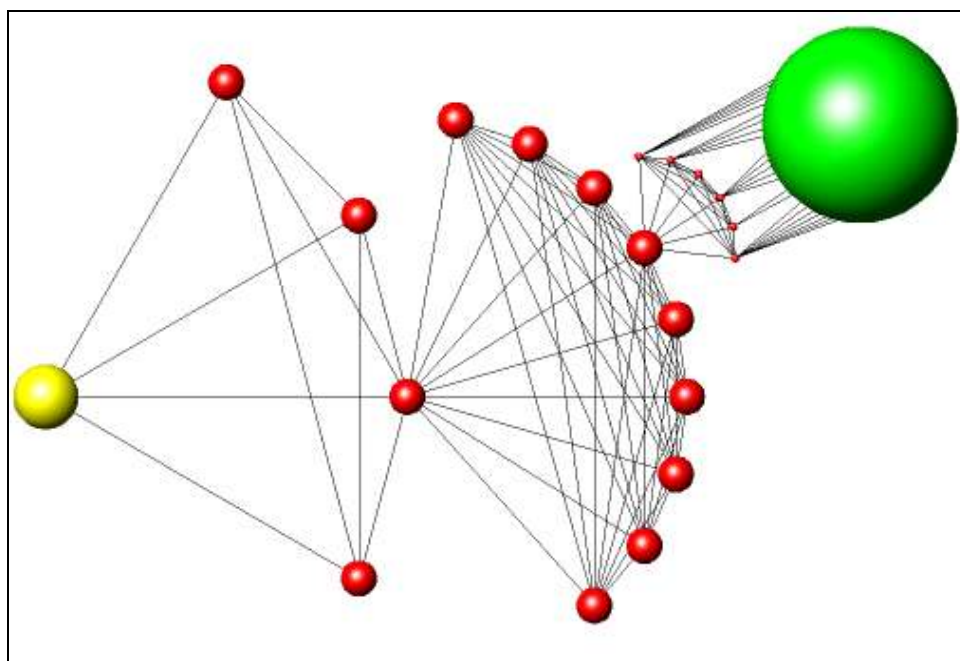


Fig. IV

Les possibilités relationnelles des trois groupes d'amis peuvent être représentées mathématiquement par :

$$\frac{P}{5-2} \times \frac{P}{10-2} \times \frac{P}{7-2} \times \frac{P}{(130+5)-2} = \frac{5-4-3!}{4} \times \frac{10 \times 9 \times 8!}{8} \times \frac{7 \times 6 \times 5!}{5} \times \frac{130 \times 129 \times 128!}{128} = 1.267.812.000$$

Le résultat de cette projection, c'est de 1.267.812.000 un trillion, deux cent soixante-sept billions, huit cent douze millions) possibilités de croisements relationnels.

La sphère verte représentée dans la figure IV c'est une hypothétique communauté virtuelle possédant 130 membres. La relation de « retour » hypothétique en tant que possibilités aux UI originaires, si nous les prenons sous la forme d'un recoupement d'une structure en flux continu, résulte d'une combinaison possible de 1.267.812.000.

Si nous voulons spatialiser graphiquement cette relation, ou mieux, ces relations, nous devrions projeter les 130 membres de la communauté dans une relation d'interfaçage avec un chiffre x exponentiel, par exemple, $130^{x.10}$ ce que résulterait dans un chiffre trop grand pour que nous puissions représenter sur la base de la structure décimale.

Mais, ce que pour nous c'est important de souligner c'est qu'en accord avec la définition mathématique d'une relation exponentielle, c'est le fait qu'une variable apparaisse dans un des exposants, c'est-à-dire, dans une des extrémités, ce qui nous remettra à une autre structure composée par des éléments différents, elle-même, caractérisée par ses propres croissances exponentielles.

Bien que la croissance exponentielle des réseaux socio électroniques soit une réalité, leurs accès est encore restreint, cependant, ce que nous paraît important de souligner c'est la forme comme sa construction nous conduit à des possibilités relationnelles, donc en rapport aux langages, ceux-ci tendent à l'infini.

Cette hypothèse ne serait d'aucune valeur si ce que nous voulions démontrer ne visait pas l'action de singulariser des parcours textuels et à la fois, par ce procédé, ne déconstruisait ce qui nous avons cité plus haut comme étant les possibilités mathématiques de relations bidirectionnelles sous la forme de formulations finies.

C'est la raison par laquelle nous allons parcourir, dans ce travail, des raisonnements et des langages divers afin de mettre en relation des structures technologiques et ses internalisations par le sujet, cela, à travers les dispositifs les plus diversifiés. Il est opportun, à ce respect, nous rappeler Derrida :

La totalisation peut être jugée impossible dans le style classique : on évoque alors l'effort empirique d'un sujet ou d'un discours fini s'essoufflant en vain après une richesse finie que il ne pourra jamais maîtriser. Il y a trop et plus qu'on ne peut dire. Mais on peut déterminer autrement la non-totalisation : non plus sous le concept de finitude comme assignation à l'empiricité mais sous le concept de *jeu*. Si la totalisation alors n'a plus de sens, ce n'est pas parce que l'infini d'un champ ne peut être couvert par un regard ou un discours finis, mais parce que la nature du champ — à savoir le langage et un langage fini — exclut la totalisation : ce champ est en effet celui d'un *jeu*, c'est-à-dire de substitutions infinies dans la clôture d'un ensemble fini. (DERRIDA, 1967, p. 423).

Ainsi, dans le cadre assez réduit de notre réflexion, nous nous proposons à réfléchir sur des concepts occupant des lieux stratégiques dans l'ensemble de réflexion sur l'hypertexte et ceux qui sont en rapport avec les technologies numériques, géant réflexions telles que : qu'est ce que le réel, le virtuel, le simulacre des représentations et la construction d'un réel virtuel, entre autres.

Ces projections relationnelles exponentielles dont nous parlions plus haut, nous ont permis d'une part, de comprendre, grosso modo, les formulations mathématiques en rapport avec les croissances exponentielles, particularité des communautés virtuelles, telles que l'Orkut, et d'autre part, nous ont permis également de nous interroger sur les caractéristiques des concepts tels que le réel, ou alors, celui de réalité contra posé à celui de virtualité.

Réel sémiotique x présentiel : relation de simultanété et non d'opposition

Introduction

Structurer les possibilités relationnelles dans le dessein de les comprendre dans ses probabilités de réalisation, ce qu'implique des hésitations, des jeux internes, des choix parfois difficiles, signifiant transgressions et violence envers ce qui nous concevons comme notre moi singulier requiert un certain dépouillement et un esprit d'aventure et, nous osons l'avouer, de courage. Il est toujours une nouvelle expérience — la métaphore de la navigation en réseau — et à chaque recommencement, nous lamentons la perte de la « dernière », en cherchant sans réussir, à la revivre ou re-l'avoir dans l'expérience du présent.

La littérature s'offre toujours comme un univers de découvertes, de tentatives de traduction du monde et, également, pourquoi ne pas le dire? À la fois une forme et un chemin pour les possibles rencontres avec des égaux, ou alors avec ce qui intuitivement nous savons qui est en nous, mais que pour que cela devienne légitime, réel, ou pour que cela se constitue comme un phénomène « naturel » il est nécessaire que nous rencontrons sa représentation dans le langage.

Nous osons le dire, dans ce sens, que la requête de cette chose, cette chose qu'initialement nous confondons avec le langage, c'est quelque chose que lui-même, le langage, essaye, dans des tentatives toujours vouées à l'échec représenter, c'est un nœud structurel qui le précède dans sa construction historique : ses mouvements et ses propres matrices structurelles. C'est pourquoi nous pouvons dire, ou supposer, que notre réflexion, ou un de ses axes, s'inscrit dans l'intersection du sensible et de l'intelligible, et pour ce biais, nous est impossible ne pas penser ou recourir à la pensée merleau-pontienne pour nous soutenir dans ce cheminement. L'effacement des catégories, ou le mouvement de la dynamique que les construisent ne résoudrait pas ce qui ne se situe pas dans les corps conceptuels, mais que s'utilise d'eux pour s'exposer sous la forme de langage. C'est à travers de cette perspective que nous aborderons, — question que se pose comme séculaire — les relations basées, calquées sur cette dualité, également séculaire, entre les rapports entre sujet et l'objet. Il sera également par le biais de cette perspective que nous exposerons notre entendement sur la construction, ou la constitution des sujets, nous permettant d'en recourir à la réflexion derridienne sur la structure, l'évènement et la disruption, que lui, l'évènement provoque.

Notre inquiétude est en rapport avec les langages qu'expriment ou dévoilent «sujets », nous permettant de tracer une possible similitude, ou analogie entre ces discours et les essais de définition de sujet dans la société contemporaine. Notre inquiétude est présente, de la même manière, dans la relation que les nouvelles technologies informationnelles établissent avec ces constitutions, nous alertant pour l'impossibilité d'une quiconque scatologie que la dynamique de « progrès » technologique puisse nous conduire. C'est pour ces raisons, pas aussi claires que cela, il faut en convenir, que nous aborderons des définitions conceptuelles que nous paraissent usés, qui nous paraissent déjà « définitivement » résolues à l'intérieur des réflexions sur les représentations littéraires,

des espaces de dialogues nous signalant communication entre les gens, partage d'intérêts, ce qui pourrait être nommé comme identifications et qui nous amènent vers les possibilités de réunions, de nous grouper autour d'un objet par lequel ces sujets puissent, éventuellement, se communiquer, c'est à dire, ce qui se rassemble à un terrain confortable à l'instar du langage et sa tentative de nous réconcilier en tant qu'êtres humains.

Pour cela, nous considérons très important ponctuer notre réflexion par celles de certains penseurs dont puissent contribuer pour que notre travail soit d'un visé un peu plus large. Terry Eagleton (1998, p.73-92), dans son œuvre sur les *Sujets*, approche, de son point de vue, plusieurs définitions du sujet dans l'histoire moderne ayant comme enjeu la tentative de récupérer, à travers la vision modern-contemporaine du socialisme, des concepts opérationnels et méthodologiques passibles de nous amener à la compréhension de notre société, cela, par les moyens d'une conciliation, pas très claire, entre les deux sujets en cause dans son étude : le moderne et le post-moderne. L'auteur considère que, de cette manière, le langage nous permet de sortir des limites imposés par la biologie, par exemple, nous abstraire du monde, ce qu'inclurait nos corps. Malgré le fait d'Eagleton estimer que le langage nous libère de la prison de nos sens, celui-ci ne résout pas la question du fait que la propre notion de sens soit une production de langage et, pour que nos « sens » soient sentis et puissent être partagés, ils doivent être articulés en tant que discours. « Ce n'est entièrement vrai que j'ai un corps, ni entièrement vrai que je sois un corps » (p. 77). Il est évident pour nous, que le sujet autonome, ou l'individu comme cellule métaphorique indivisible composant un corps social n'existe plus — en tout cas pour les penseurs qui s'interrogent sur la question du sujet dans la société contemporaine —, il faut signaler, à ce respect, la conception lacanienne du sujet, où l'inconscient est structuré par le langage, se laissant voir par lui. Or, si les concepts freudiens du conscient et de l'inconscient annulent le concept de l'autonomie du sujet, vu que celui-ci se meut par des forces autres dont celles uniquement articulées par la conscience et, dans ce fil conducteur, nous pourrions se poser la question : de quelle façon concilier ce corps structurel avec cet autre pulsionnel? Et que nous trahi, d'après Lacan, continuellement? C'est une préoccupation qui nous aborderons plus attentivement tout au long de notre travail, pour le moment, ce qui nous intéresse souligner c'est que malgré les tentatives des « marxistes tardifs » de saboter les concepts élaborés par les théoriciens post-modernes, il faut

néanmoins admettre que peu importe le côté que nous soyons, soit du côté du « socialisme post-moderne » tel que nous pouvons le constater dans certaines considérations très subtiles de Eagleton, que se veut un produit hybride du sujet moderne en transition vers le post-moderne, soit du post-moderne tout court, nous sommes obligées d'admettre que la société a changée et les sujets qui la composent également, ou inversement : Les sujets contemporains sont constitués de telle façon que ces transformations ont basculées la propre nature de la structure sociale et, par conséquent, sont intervenus qualitativement dans la modélisation de la société comme un tout.

Aborder ces questions demanderait un travail de longue haleine, ce qui n'est pas notre but dans le cadre de notre travail. C'est pour cette raison, qui à notre avis, se configure comme étant la principale, que nous passerons à une petite présentation — les résultats se définissant plus par une série d'interrogations que par des réponses conclusives — de quelques concepts qui s'avèrent nécessaires afin de rendre possible l'appréhension de l'enjeu de notre recherche, comme par exemple, certaines considérations se référant à la création d'avatars ou de répliques où l'ubiquité c'est une condition *sine qua non* du contrat fiduciaire entre l'énoncé et l'énonciateur; et certaines d'autres, qui se réfèrent ou reflètent sur le concept de déterminés notions de réalité.

La « réalité » relationnelle, produite par les interfaces sensorielles, se traduit ou correspond à la densité de l'interaction, c'est-à-dire, elle se peut se définir par le degré de simulation maximale dont nous pourrions trouver dans la relation avec l'autre. Cela signifie dire que la présence, elle même une production de sens, n'est plus nécessaire vu l'installation d'une autre, dans la mesure où dans elle (la présence) l'intensité sensorielle créée par l'interactivité va au delà des limites sensoriels de la relation présenteielle, outre le fait que nous n'avons pas « encore », certains effets de sens, comme les odeurs et toute la gamme de stimulés de nature du signe que notre sens puisse créer. De toutes les façons, il y a un remplacement ou appréhension de cette réalité par l'augmentation de l'intensité des autres sens. Il est dans cet axe de raisonnement que nous utiliserons le concept de Pearce de réel sémiotique, selon lequel la réalité peut uniquement être perçue par les sens et ceux-ci, cherchent, à notre avis, une organisation passible de produire « sens » sous forme d'élaboration discursive qu'indique un ordre producteur de discours, qui à son tour, produit dans le récepteur sens, ou des sens.

La réalité se donne à voir, comme représentation et comme image mentale, à travers de nos sens. Ce qui nous échappe par conséquence des limitations techniques, comme la capacité d'entendre seulement certaines fréquences de son, vision limitée à distances déterminées et soumise à des contingences comme éclairage, profondeur de champ, n'est pas considéré comme étant partie de la réalité du point de vu anthropomorphique, parce que nous n'appréhendons ces aspects en tant que sensations, nous ne les sentons pas; ces « réalités » existeront uniquement en tant qu'abstractions mentales transmises par la reproductions de savoirs et des connaissances scientifiques. Pour cela, notre approche de traitement c'est la réalité sémiotique par laquelle nous construisons des discours, les transmettons et les reproduisons.

La constatation du réel, réel sémiotique, bien entendu, conjointement à l'obligation de faire face aux limites imposés par la chair, à l'instar des personnages de William Gibson dans *Neuromancer*, ou ceux de Manuel País dans *Metacarne*, conduit ces sujets, pour qu'ils ne se perdent pas dans l'ensemble entrecroisé de stimulus ou des possibilités identitaires, à se valoir, de substitutions chimiques ou prothétiques comme forme de remplissage d'une carence insituable, ce qui s'impose par son absence. D'un autre côté, les antériorités fondatrices de l'individu dans sa relation avec l'Autre ont été démolies. Il y a donc, dans la post-modernité, une absence de l'Autre structuré en collectivités, situation qu'impliquerait hypothétiquement, comme dédoublement, le renforcement du moi, puisque dans l'absence d'un collectif modeleur ajouté à la déstabilisation du concept de groupe, telle individualité serait mise en relief. Pourtant, ce fait, ne s'accomplit pas, ce qui est dû à plusieurs données ou facteurs, l'un d'eux, étant par exemple, la constatation que le sujet post-moderne cherche des prothèses diverses — pour ne citer que le domaine de la chimie — à travers des drogues comme les calmants, les antidépresseurs, les stimulants, enfin, tout un univers pharmacologique où le Prozac en est figure emblématique, ayant comme objectif le remplacement de l'Autre moderne bâti par l'élaboration des utopies collectives.

Il y a peut-être, dans le langage, mais surtout dans l'architecture de la communications électroniques, une issue, une possibilité, un lieu pour que l'instauration de l'Autre soit possible, quoique fractal et décomposé dans une série de micro-systèmes fondateurs et supposés d'être stabilisateurs.

Le désir de dépassement, à notre avis, des limites imposées par la chair, ce *hardware* qui se dégrade et s'écarte envers les formes d'actualisation, d'*upgrade* du logiciel cérébral, se configurant comme phénomène découlant de cette impasse c'est peut-être la résultante de la lucidité avec laquelle nous posons notre regard sur la crise de la temporalité au sein de la société contemporaine. Nous avons comme exemple, de la relation avec l'Autre moderne, dans son axe religieux, la figure de Dieu qu'accomplisse un rôle d'immatériel parfait, fluide, omniprésent et pérenne, ce quelque chose d'absolu dans sa symbolisation, ainsi comme la révolution socialiste représente, encore, pour quelques groupes, ce jour qui viendra en tant que rédemption de la souffrance incarnée dans le présent.

Aujourd'hui, enfin, à la névrose avec laquelle se confrontait l'homme moderne, a été additionnée la figure du schizophrénique, citée par Jameson, comme métaphore de la condition du sujet post-moderne.

Limite de la chair et sa dégradation, fin des utopies et simulacres discursifs substituant les structures fondatrices de l'Autre, ce sont des aspects qui composent la culture contemporaine. C'est dans ce terrain mouvant et fracturé que l'individu se trouve à la recherche des possibilités de (re) structuration du moi projeté dans sa relation avec l'Autre, comme hypothèse constructive de futur.

Il y a également, les questions soulevées par plusieurs chercheurs se référant au processus d'hybridation du corps ou la construction d'un corps qui trouve son pendant dans la métaphore du cyborg. La technologie c'est quelque chose qui se transforme et se développe à une vitesse impressionnante et difficile à saisir par nos limites cognitives, cependant, notre préoccupation centrale n'est pas le fait que les interactions humaines de plus en plus ont passé à être médiatisée par les machines et devenues — comme projection hypothétique — in-substituables dans ce que nous nommons des relations humaines, en tout cas, dans celles qui sont médiatisées par le langage. Ce qui se pose pour nous comme interrogation c'est, avant tout, le processus de constitution de ce nouveau sujet, ayant en vue la perte de la « pureté » ou la « virginité » originale du corps humain naturel. Il serait intéressant à se rappeler ici, comme parenthèse, l'impossibilité de chiffrer la quantité d'implants, greffes, prothèses, chips, enfin, de tout l'arsenal de la biotechnologie ayant comme but modifier, construire ou élaborer, dans le sens de sa conception, un corps plus adéquat aux exigences personnelles sous la forme de projection du social.

Francisco Coelho dos Santos (2003, p. 120) nous offre dans son article exemples très clairs pour nous aider à élucider sur les possibilités de transformation du corps, suffisantes pour éclaircir la question de la relation qui nous établissons avec notre propre corps. Il est, aujourd'hui, plus qu'un « objet » fini, il est quelque chose que nous pouvons modifier, augmenter ses potentialités, réparer des possibles défauts dans son fonctionnement, quelque chose à être remodelée, à être reconstruite afin de préserver ce qui nous savons, d'avance, qui a une fin, une finitude, et plus que cela, projeté dans la temporalité biologique facilement sujette aux dégradations. Il a été ainsi dès son apparition comme forme de vie biologique.

D'où la machine devenir un moyen d'intensifier les sens naturels ou de les amplifier à travers des chips, des prothèses connectées à l'ordinateur en interaction avec d'autres partenaires dans un système de réseau télématique. Métaphoriquement, la figure du *cyborg* devient fondamentale pour les études littéraires. La construction technologique, ou l'insertion de composantes électroniques, mécaniques, optiques, chimiques ou informationnelles dans le corps humain est présente, analogiquement, dans la littérature par le moyen de constructions ou des procédés similaires : des emprunts des structures langagières issues de la musique, de la peinture, du cinéma, des bandes dessinées, de jeux vidéos, etc. Tel enjeu se configure dans la culture contemporaine en vertu de valeurs liées au concept d'auteur, d'individualité, au sujet considéré comme centre autonome et unique, soit dans le champ de la création artistique, le mythe du créateur dionysiaque, soit dans le champ de sa matrice génétique, sont menacées.

Cela ne veut pas dire que l'industrie culturelle a abandonné la production des œuvres des auteurs individuels, mais, celle que nous défendons et que désirons démontrer c'est que les formes d'hybridation de la figure du *cyborg*, métaphorique ou pas, sont déjà insérées dans la propre construction hypertextuelle. Il est opportun de se rappeler, par exemple, la croissante création des *fanfics*, des *blogs* et des hypertextes écrits collectivement, tel comme a été l'œuvre *Metacarne* de Manuel País (2001), au moins à son départ. Cette socialisation ou cet axe communisants des biens culturels et scientifiques produits par l'humanité s'impose comme une tendance à être analysé et remise en question par les outils théoriques propres à la pensée contemporaine.

Il y a plusieurs possibilités relationnelles, comme celles qui sont proposées par les *chats* de rencontres, où l'élément connectif entre les participants c'est le sexe. Dans l'imaginaire de cet univers virtuel, nous constatons souvent, ou en tout cas, fréquemment, que la figure qui fait interface communicationnelle entre les deux extrémités de cette relation est composée en faisant appel à la création des « types parfaits », de modèles idéalisés en tant que simulacres construits par une structure qui précède la figure qui compose l'idéal. Ainsi, une alternative pour remplacer la description d'une image, c'est l'instauration de la réalité présentielle par le recours de *webcams*, sous la forme d'une image copiée numériquement du corps, ou des fragments du corps de l'énonciateur; la téléprésence, en substituant l'original peut, par ce procédé, limiter ou amplifier l'imaginaire du récepteur. Il ne s'agit pas, comme le prétend Pierre Lévy (2001, p. 28-24), de la dissolution du Moi dans le Collectif, une espèce de hypercorps en rapport aux reproductions télévisuelles d'autres corps dispersés dans le réseau. Nous croyons que le sujet que, tout de moins, paraisse émerger historiquement comme alternatif au sujet « moderne », c'est celui où l'intensification des limites du propre corps, cherchant son dépassement, se trouve de manière plus accentuée. La requête de modélisation à travers du sport, de la gymnastique, ou encore, faire appel à la biotechnologie, comme les valves cardiaques, les lentilles implantées dans les yeux, les chirurgies d'allongements de jambes qui les japonaises recourent ayant le but de s'adapter à la matrice esthétique occidentale, les médicaments, tels quels les anabolisants, la silicone, les plastiques esthétiques, les implants, enfin, toute la panoplie censée « alimenter » la corporalité, envisage l'effacement de l'angoisse qui a été toujours présente dans l'homme et de quelle il n'y pas moyen d'en échapper : la dégradation que le temps impose à la chair dans sa propre matérialité. Nous avons l'impression qui se montre nécessaire maintenir l'illusion d'une temporalité hostile aux dégâts, au vieillissement, réfractaire aux agressions et par ce fait, de défier la durée, non seulement de la vie, mais également du corps idéal, performant et productif.

En fait, nous savons fort bien, que ce corps idéal ne correspond nullement à une période très longue dans la vie d'un être humain et si nous restions uniquement à cet aspect, il nous paraît indispensable de mentionner que dans la vie d'un être humain, il y a le désir d'une projection de futur, sous la forme d'un continué devenir à être que ne se concrétise jamais, ce qui pourra amener en conséquence, la présence d'un trauma qui tend à s'établir en

permanence; celui à la fois, d'un idéal jamais atteint et de la fatalité du compte à rebours, impliquant frustration permanente. Arthur Clarke dans son œuvre *Terre impériale* (1975) narre, à travers de la saga des Makenzies, la reproduction génétique de ce clan par le clonage des hommes chefs de famille. Ainsi que dans cette œuvre, il y a dans la fiction littéraire plusieurs axes de cette préoccupation qui s'avère constante, pas vraiment de l'immortalité, mais surtout de la continuité de l'espèce, de la préservation de l'intelligence, enfin, des attributs génétiques et culturels d'un individu considéré privilégié. Dans la narrative citée, la propre famille traditionnelle cherche un héritier, un poursuiveur des projets du patriarche afin de donner suite à un projet qui le précède.

Un des moyens à travers duquel le sujet numérique trouve pour fuir à ce destin — la fatalité de la qualité de dégradation de la chair — il serait la modélisation d'un personnage avec un corps idéal à travers une description, d'une création, soit alphabétique, numérique, imagétique ou sonore, d'un type, une copie qui le remplacera, à partir là, comme interface communicationnelle. C'est cet avatar qui d'ores et déjà fera le pont communicationnel avec d'autres acteurs (avatars) et jouera un rôle important dans la relation qui fait interfaçage entre le sujet et l'objet. Nous pourrions, ainsi, pouvoir considérer l'existence d'un réseau d'avatars parlants, actants et sexuellement actifs — ceci dans l'exemple des *chats* sexuels — dans la plus grande performance créée et construite par eux, et alors, peut-être, nous pourrions concevoir la réalisation d'une orgie menée par des millions de répliques.

Cependant, ces avatars ne sont pas parfaits, la schizophrénie métaphorique ne fonctionnerait si aisément pour les décrire comme le suppose Jameson. Les individus virtuels se trouvent, parfois, en contradiction, parce que ce n'est pas possible, à l'instar de la schizophrénie pathologique, une annulation de la temporalité dans la constructions de singularités que nous nommons personnalités; ce qu'il y a, en première instance, c'est le passage d'un personnage à l'autre, d'un *construct* à l'autre, autrement dit, d'un discours à un autre, ou encore, d'une singularité discursive à l'autre.

Ces aspects, loin de rendre caduc la reproduction des avatars, les multiplient à l'instar de la figure de la notion de progrès si présente dans la fiction robotique : la substitution des modèles plus neufs, remplaçant ceux qui ont été considérés anachroniques. Le clone, pour

qu'il puisse devenir vraisemblable, vrai, ne peut pas contenir des contradictions dans ce qui se réfère à l'architecture de son image physique ou de l'image numérique, ni, non plus, dans ce qui se réfère à sa spatialisation socioculturelle (de la copie), signifiant des relations de travail, des relations affectives, enfin, tout l'univers culturel dans lesquels il projette sa vie.

Ce présent absolu immobilisé dans sa représentation numérique tend à se fixer mentalement comme modèle, mais non en tant qu'objet achevé, comme continuité ou continuum, parce que il y a à l'intérieur de ce sujet numérique une double confrontation avec laquelle il doit faire face : celle du défi de soutenir une parfaite performance de sa réplique et celle liée à la conscience de la matérialité non durable de son constructeur, toutes les deux coexistant, mais non pas confluant vers un centre, ni à une possible origine, mais confirmant la disruption d'une structure qui a permis la dissémination de copies numériques.

Une fois ce *construct* créé, possédant existence propre et situable dans l'espace, même qu'à travers des « apparitions » programmées dans le réseau, il y a l'instauration d'une nouvelle qualité relationnelle qui agira également sur le constructeur, le transformant, le restructurant, le remodelant de plus en plus par un effet de rebond.

Ainsi, si les réalités sont des représentations symboliques, ses perceptions et reproductions auront lieu à travers les sémiotiques reproduites par elles. Mais, il manque définir la question qui suit : à l'intérieur de quel objet la réception s'accomplira, c'est-à-dire, dans quel corps se produira la construction sémiotique des émissions des actions provoquées par la construction de l'ensemble de signes qui ont réalisé. Lequel serait, au niveau théorique, le corps réel qui nous abordons dans ce travail? Celui projeté comme *construct*, comme interface communicationnelle entre le Moi et l'Autre où se concrétisent et convergent les actions dialogiques attendues dans l'acte communicationnel? Ou il s'agit plutôt du corps du constructeur qui fonctionnerait en tant que sujet récepteur des actions-émotions structurées et émises par le *construct*? Ou un autre corps produit résultant de l'interactivité entre au moins quatre ensembles de signes? Deux des constructeurs plus deux de leurs avatars.

Maintenant, nous allons essayer d'éclaircir un peu plus ces relations extrêmement complexes en reprenant l'étude Luiz Tatit (1996, p. 161-168) afin d'examiner certains aspects ou définitions du corps sous la visée de Merleau-Ponty et de Greimas.

Selon l'auteur, le corps, en Merleau-Ponty c'est, à la fois, le sujet de l'observations et le sujet observée, par conséquent, le corps comme concept surmonte la dichotomie entre objectivité et subjectivité, ainsi que d'autres relations qui découlent de cette structure conceptuelle : l'idéalisme philosophique et l'empirisme scientifique, la métaphysique et le positivisme. Comme on peut le constater, cette expérience de perception du corps est prolongée à perception du monde et, dans ce sens, le sujet appréhenderait le sens du monde au même tempo en que le monde l'appréhenderait et le comprendrait. Le corps se configure alors comme une « ancrage dans l'instant et dans l'espace », le sens, à son tour, se réalise à travers les canaux perceptifs. L'auteur précise qu'il n'y a pas de solutions de continuité entre l'être-observateur et l'être-observé (p.163).

La notion du corps chez Greimas et Fontanille est correspondante, dans une large mesure, à celle de Merleau-Ponty, puisqu'ils posent la question dichotomique opérée entre le monde et le sujet de la manière suivante : le monde est caractérisé « par l'état des choses et ses sèmes extéroceptifs et le sujet, 'par les états d'âmes et ses sèmes intéroceptifs ». La dichotomie entre les deux est résolue à travers du corps qui, à la fois, perçoit, sentit et introduit les sèmes proprioceptifs : sentiment d'attractions et de répulsion; et quand on dissout la séparation entre l'un et l'autre, entre le monde et le sujet, le corps, nommé le troisième « axe d'une structure participative, acquiert dans cette relation les sèmes extéroceptifs et intéroceptifs » (p.163).

Cet axe de raisonnement présuppose un flux continu où la discontinuité provoque un « arrêt » et la continuité un « arrêt de l'arrêt ». Ceci dans le but d'exemplifier certaines analogies conceptuelles entre les préoccupations du philosophe Merleau-Ponty et les sémioticiens Greimas et Fontanille envisageant une réflexion sur la temporalité dans la sémiotique contemporaine.

Ce qui nous paraît important de souligner dans cette étude, c'est comme cette réflexion autour duquel nous avons déjà énoncé quelques hypothèses, puisse devenir une référence en ce qui concerne les formes constitutives du sujet numérique, puisqu'il s'agit ici, de

penser cette construction par l'élaboration de valeurs idéelles incarnées corporellement par un sujet en relation avec d'autres.

Il n'y a donc pas, évidemment, étant donné notre approche théorique, une séparation entre sujet et monde (objet).

Toutefois, cet sujet numérique dont nous avons ici traité, nous a induit à certaines réflexions rendant plus difficile un dessin très défini de ses contours : Si le corps, du point de vue Pontien et greimasien, est porteur de sèmes extéroceptifs et intéroceptifs, l'objet lui-même ou son tracé projeté pourrait être considéré comme quelque chose comme la convergence de ces concepts ou alors, il pourrait avoir l'occurrence d'une disruption structurelle qui attribuerait à cette autre instance des nouvelles caractéristiques?

C'est ce dont nous allons aborder lors d'une prochaine réflexion qui se structurera autour des rapports de stabilisations momentanées d'un sujet numérique, donnant le jour, en se fondant, se dupliquant, à des nouvelles disruptions s'ouvrant à de mouvements structurels qui disséminent des cassures.

Références bibliographiques :

DERRIDA, J. *l'écriture et la différence*. Paris : Éditions du Seuil, 1967.

EAGLETON, T. *Sujeitos*. In: _____. *As ilusões do pós-modernismo*. Trad. Elisabeth Barbosa. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 1998, p.72-92.